

Spectres



AU DIABLE VAUVERT

Thomas Gunzig

Spectres

Roman



Du même auteur aux éditions Au diable vauvert

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, Prix Victor Rossel

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles, Prix des Éditeurs

KURU, roman

10000 LITRES D'HORREUR PURE, roman, Prix Masterton

ASSORTIMENT POUR UNE VIE MEILLEURE, nouvelles

MANUEL DE SURVIE À L'USAGE DES INCAPABLES, roman, Prix triennal du
roman

ET AVEC SA QUEUE, IL FRAPPE !, théâtre

BORGIA, COMÉDIE CONTEMPORAINE, théâtre

LA STRATÉGIE DU HORS-JEU, théâtre

LA VIE SAUVAGE, roman, Prix Filigranes

ENCORE UNE HISTOIRE D'AMOUR, théâtre

FEEL GOOD, roman

LE SANG DES BÊTES, roman

ROCKY, DERNIER RIVAGE, roman

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
ISBN: 979-10-307-0735-9

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Il y a beaucoup de place, en bas.

Richard Feynman, 1959

*Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de
la magie.*

Arthur C. Clarke, 1962

0.

C'est encore un enfant.

C'est la nuit.

Il se réveille brusquement.

Ce n'est pas normal, il ne se réveille jamais la nuit.

Quelque chose ne va pas.

Il met un instant à comprendre qu'il a froid.

Terriblement froid.

Il tremble.

Pourtant, c'est l'été, il fait toujours chaud l'été.

Même la nuit.

Il sait que sa mère range un édredon dans son armoire, il lui faudrait cet édredon, sinon il a l'impression qu'il va mourir gelé.

C'est au moment où il se redresse qu'il le voit.

Un homme est assis sur son lit.

C'est un homme âgé, ses joues sont creuses, de la peau pend mollement sous son cou. Il est d'une pâleur de lait. Il est entièrement nu. Maigre. Osseux. L'homme fixe le sol, on dirait qu'il sanglote. Il murmure des phrases d'une voix si faible qu'on ne les comprend pas.

L'enfant voudrait crier mais la peur retient le cri au fond
sa gorge.

Le vieil homme alors se tourne vers lui.

Ses orbites sont vides.

À la place des yeux, deux cavités sombres.

Il tend une main vers le visage de l'enfant.

Cette fois le cri se libère.

Si fort qu'il remplit l'univers entier.

Première partie

Le présent

1.

Tom n'aimait pas les rendez-vous chez le psychologue.

Dans l'heure qui précédait, il pouvait être de bonne humeur ou, en tout cas, d'une humeur tranquille, lorsqu'il se trouvait dans la petite salle d'attente, assis sur l'une des chaises en plastique, lorsqu'il savait que, d'un instant à l'autre la porte s'ouvrirait et que l'on dirait son nom, il sentait monter une angoisse qui lui serrait le cœur.

Il n'avait rien à se reprocher, pourtant l'angoisse était là. Ça lui venait de son enfance, il le savait. Certains gardaient des premières années de leur existence une impression d'émerveillement, de lumière, de magie et de joie. Lui, il gardait le souvenir d'un appartement aux fenêtres minuscules, d'une mère épuisée et de jours se répétant à l'infini, toujours ternes, sans issue, sans perspective: école, bus, chambre, école, bus, chambre. Son enfance, il l'avait passée dans des salles d'attente: celles de directeurs d'école à cause de son comportement, celles des services sociaux avec sa mère, celles d'agences pour l'emploi, avec sa mère toujours.

Aujourd'hui, tout ça était loin et pourtant ni sa mémoire ni son esprit ne comprenaient que du temps était passé,

une partie d'eux continuait à croire qu'il était toujours un enfant, qu'il ne décidait de rien et que son destin était entre d'autres mains que les siennes.

Tom n'aimait pas les rendez-vous chez le psychologue mais il n'avait pas le choix. Le contrat qu'il avait signé le spécifiait noir sur blanc :

« Le-la collaborateur-trice (NOM DU-DE LA COLLABORATEUR-TRICE) s'engage à consentir à un bilan psychologique mensuel et à un bilan médical trimestriel. La nature des examens tant psychologiques que médicaux sera laissée à la libre appréciation du/de la psychologue et du médecin. »

La porte s'ouvrit, une femme apparut, souriante, sans doute soulagée que l'entrevue avec le psychologue se soit bien passée. Elle avait la quarantaine, des cheveux blonds et courts, un visage sec qui la faisait ressembler à un oiseau, Tom l'avait déjà croisée quelquefois dans la file de l'un des magasins mis à la disposition des employés. La couleur de son badge était celle du personnel technique, elle travaillait probablement dans l'un des grands entrepôts de carbotitanium ou alors à la supervision des Kraken qui évoluaient à l'extérieur, opposant au froid et à la pénombre éternelle leur indifférence de machine.

M. Martinez, le psychologue, sortit à sa suite. C'était un homme jeune, à peine le milieu de la trentaine, affichant un sourire empathique, toujours le même, il semblait l'avoir longuement travaillé devant un miroir pour tester son efficacité, de la même manière que l'aérodynamisme des voitures était testé en soufflerie. Malgré son nom à consonance espagnole, il avait un genre nordique. Grand, blond, un épiderme rose comme celui d'un enfant nourri au lait et au jambon.

Il invita Tom à entrer.

— Alors, comment vous sentez-vous aujourd'hui ? demanda M. Martinez. Il s'était installé derrière son bureau et tenait un stylet au-dessus d'une tablette sur laquelle il prenait des notes énigmatiques à chacun de leurs entretiens. Tom essayait de lire ce qu'il écrivait, c'était impossible, cela ressemblait à peine à des lettres, c'était une suite de signes et de schémas faits de lignes et de boucles, au point qu'il se demandait si le psychologue ne faisait pas semblant de prendre note, si tous ces rendez-vous hebdomadaires, qui avaient lieu depuis maintenant plus de six ans, avaient la moindre importance.

Mais il avait signé le contrat et il devait en respecter les termes.

Alors, docilement, il allait à chaque rendez-vous. Qu'aurait-il pu faire d'autre ?

Le bureau était exigu. Ici, l'espace était une des valeurs les plus précieuses. Avec l'eau, l'oxygène et l'énergie.

Espace, Eau, Oxygène, Énergie : carré magique de la vie dans cet endroit.

Espace, Eau, Oxygène, Énergie : on y pensait en permanence, du réveil au coucher. Ces notions déterminaient chaque instant de l'existence : comment on se douchait, comment on se brossait les dents, de quelle manière on se déplaçait, comment on mangeait. La fenêtre virtuelle du bureau donnait sur un paysage de collines ondulantes sur lesquelles se dessinaient des vignes et des champs de blé. Une route bordée de cyprès serpentait jusqu'à un village médiéval. Ce devait être la Toscane. Un vol d'hirondelles passa dans le ciel bleu.

— Tout va bien, dit Tom, rien de spécial.

Le psychologue hocha la tête, nota quelque chose sur sa tablette. Il fit glisser son doigt sur l'écran pour remonter dans l'historique.

— Et avec Léa ?

Tom se crispa, il n'aimait pas qu'on vienne observer son intimité. Ce psy faisait ça sans arrêt.

— Ça va bien, dit-il.

— Pas de... tensions ?

— Non. Tout va bien.

— Le mois dernier, vous m'avez fait part d'une dispute.

— Ce n'était pas une dispute. C'était une discussion.

Lors de leur dernier rendez-vous, en regardant les données biométriques envoyées par la puce sous-cutanée de Tom, le docteur Martinez avait relevé une durée de sommeil anormalement courte la nuit précédente.

— Quand je vous avais demandé pourquoi vous aviez mal dormi, vous m'aviez parlé d'une dispute avec Léa.

— Je ne crois pas avoir employé le mot dispute... Comme je vous l'ai dit, c'était une discussion... Une discussion qui s'est un peu emballée. Léa était frustrée, son travail n'avance pas comme elle le souhaite et le moindre changement dans l'organisation la rend... nerveuse... Enfin, comme je vous l'ai dit, ça n'a rien à voir avec ce qu'on a pu traverser, dit Tom.

Cinq ans et trois mois plus tôt, au moment de la naissance de leur fille Lou, Tom et Léa s'étaient énormément disputés. La fatigue, le stress, l'incompréhension de cette grossesse avaient définitivement eu raison de leur couple déjà moribond. M. Martinez revenait souvent sur cette période, sans doute parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire.

Le psychologue hocha la tête.

— Avez-vous l'impression que la colère de la séparation a disparu ?

— Oui, je vous l'ai dit, tout va bien à présent.

— Et où se trouve Lou, maintenant ?

— Elle est avec Léa. Joon n'était pas disponible aujourd'hui.

Les quelques rares fois où Tom ne pouvait s'occuper de Lou, son collègue Joon lui donnait un coup de main. Joon

était un ingénieur d'une cinquantaine d'années qui avait toujours regretté de ne pas avoir eu d'enfants et qui adorait rester avec Lou de temps à autre.

— Ça n'a pas été trop compliqué pour Léa de s'organiser ? Elle travaille beaucoup.

— Moi aussi, je travaille beaucoup ! dit Tom, froidement.

Le psychologue répondit à l'aide de son agaçant sourire plein d'empathie.

— Oui, bien entendu. Ce que je voulais dire, c'est que le travail de Léa laisse moins de possibilités aux « arrangements » que le vôtre. Ce n'est pas un jugement de valeur.

Tom savait qu'il mentait. Il savait bien que tout le monde considérerait que le travail de Léa était plus important que le sien. Dans un certain sens, c'était vrai. Lui, il ne s'occupait « que » de la gestion des MSCR, les « *Multi Surface Cleaning Robots* » alors que Léa était dans l'équipe de recherche fondamentale. Le travail de Léa était clairement plus spécialisé, plus prestigieux, plus intéressant et il y avait des enjeux colossaux. Mais, d'un autre côté, que se passerait-il si les robots nettoyeurs se mettaient à ne plus fonctionner correctement ? Que se passerait-il si ces petits drones n'étaient plus entretenus, réparés, chargés en solution nettoyante, vidés des déchets qu'ils récoltaient jour après jour dans les couloirs, dans les bureaux, dans les ateliers, dans les différentes zones de vie ? Évidemment, ces tâches de manutention et d'entretien n'étaient pas comparables avec l'importance des recherches de Léa, mais elles étaient indispensables à la cohésion de l'endroit. La propreté et l'hygiène étaient essentielles au bon fonctionnement d'une collectivité.

— Léa a pris un demi-jour de congé. Elle ne compte jamais ses heures, on ne pouvait pas lui refuser ça, dit-il.

— Bien sûr, fit le psychologue. Il marqua un silence avant de reprendre : Ce ne doit pas être évident pour vous de travailler avec un enfant de cinq ans dont il faut s'occuper en permanence ?

— Non, bien entendu, parfois c'est un peu compliqué... mais la plupart du temps, ça va. Lou est gentille, elle a son petit espace. Elle s'occupe beaucoup toute seule, Joon me donne souvent un coup de main et quand elle s'ennuie, NORA lui propose des jeux éducatifs.

— Comment voyez-vous votre vie une fois que votre contrat sera terminé?

— Vous voulez dire quand je serai rentré?

— Oui, c'est ça.

— Eh bien je crois que c'est comme pour tout le monde, avec le bonus je pourrai prendre du temps pour moi.

— C'est-à-dire?

— Une maison, un jardin, prendre des vacances, ce genre de chose, ne plus angoisser avec l'argent. Vous savez, moi j'ai simplement étudié l'électromécanique pendant deux ans. Il y a des millions de gens plus qualifiés que moi.

— Vous êtes ici seulement pour l'argent?

Tom sut que c'était le moment de mentir, une réponse honnête l'aurait conduit à parler de son enfance, de sa mère, des choses bizarres qui étaient arrivées et de la manière dont elles avaient flingué ce qui aurait dû être les plus belles années de sa vie. Il n'avait pas envie. Il considérait que c'étaient des choses qui lui appartenaient. Il répondit :

— Évidemment ! Qui aimerait vivre sept ans loin de chez lui, dans un environnement pareil ?

Le psychologue nota quelque chose sur sa tablette.

— Vous n'aimez pas aborder ce sujet ?

Tom regarda sa montre, il en avait encore pour vingt minutes à devoir répondre aux questions de M. Martinez.

— Ça ne me dérange pas, j'assume totalement être ici pour l'argent. Il y a peut-être quelques personnes qui sont ici pour d'autres raisons. Dans mon équipe, il y a quelqu'un qui est venu par « goût de l'aventure ». Personnellement, rester loin de chez soi pendant sept ans, enfermé dans

cette... grosse boîte de béton, d'acier et de plastique, je ne trouve pas que ce soit une aventure extraordinaire.

— Il n'y a pas de problème à être ici pour l'argent, vous avez raison. Mais il y a peut-être d'autres raisons qui vous ont conduit ici...

Tom soupira et regretta immédiatement d'avoir soupiré, il était certain que le psy remarquait ce genre de détails. Il savait que le règlement donnait un pouvoir considérable au psy et il ne voulait pas courir le moindre risque. S'il y avait un doute sur l'équilibre mental d'un ou d'une employé.e, c'était risquer de s'engager sur un long chemin parsemé de nouveaux tests, de nouvelles entrevues et pendant tout ce temps, c'était la mise à l'écart. Quand le système commençait à douter de vous, ça pouvait vraiment mal tourner.

Il parla sur un ton qu'il chargea d'optimisme :

— Oui, évidemment ! Quand j'ai rencontré Léa, son départ était déjà prévu. Elle avait été engagée par Richard Valenkov en personne. À cette époque, je l'aurais suivie au bout du monde. Je l'ai fait... Et je ne le regrette pas un instant !

— En réalité, on pourrait dire qu'avant d'être venu ici pour l'argent, vous êtes venu pour être avec votre épouse.

— Oui... Me trouver ici est une opportunité que j'ai eue grâce à mon épouse.

— Et aujourd'hui, votre maison, votre quotidien, votre famille, vos amis vous manquent ?

— Évidemment ! Comme pour tout le monde. D'un autre côté, à part Léa et Lou, je n'ai pas de famille. Mes parents sont décédés et je suis enfant unique.

— Est-ce qu'il vous arrive d'en vouloir à Léa pour ce qu'il s'est passé ?

— Pas du tout !

Il avait répondu sans hésiter, par automatisme. Ce qui « *s'était passé* », la naissance de Lou, c'était la dernière chose dont il voulait parler. Ce qui « *s'était passé* » avait pris beaucoup

trop de place dans sa vie, ça avait failli le faire complètement craquer. Les questions qui s'étaient posées, l'absence de réponses, les reproches sous-jacents, avaient achevé de ruiner son couple déjà fragile. Aujourd'hui, les choses s'étaient apaisées, Léa et lui se comportaient en parents responsables mais il savait qu'il restait une zone sensible, mal cicatrisée, avec laquelle il craignait tout contact.

Léa et lui ne parlaient plus de tout ça.

Comment, au moment de leur arrivée, Léa avait-elle pu tomber enceinte ? Avant leur départ, comme tous les membres du personnel, ils avaient consenti l'un et l'autre à l'installation d'une méthode contraceptive. Comme toutes les femmes qui avaient été choisies par la compagnie, Léa s'était vu placer un stérilet hormonal de dernière génération dont l'efficacité était boostée par l'utilisation de nanotechnologie. En ce qui concernait Tom, il avait accepté une intervention (rapide et sans douleur) au cours de laquelle un hydrogel composé de polymère était injecté dans ses canaux déférents (l'opération était réversible).

La combinaison des deux systèmes contraceptifs rendait toute grossesse impossible.

Et pourtant, malgré ça, Léa était tombée enceinte et neuf mois après leur arrivée, elle mettait Lou au monde.

L'équipe médicale avait bien entendu vérifié que le stérilet de Léa était en place, elle avait également réalisé un spermogramme de Tom.

Tout était normal, les systèmes contraceptifs étaient bien en place chez lui comme chez elle.

Une grossesse dans ces conditions n'était pas improbable, elle était rigoureusement impossible.

Mais il y avait plus inconcevable encore : au-delà du stérilet, au-delà du bouchon d'hydrogel, Tom et Léa ne faisaient plus l'amour depuis plus d'un an.

Léa ne pouvait pas être enceinte de Tom. C'était aussi simple que ça.

Tom avait essayé d'en discuter avec Léa, il l'avait suppliée de lui « *dire la vérité* », il lui avait promis qu'il comprendrait, qu'un dérapage, qu'une infidélité pouvait arriver, qu'ils se connaissaient depuis assez longtemps, qu'ils pourraient surmonter ça... Léa, en pleurs, lui jurait qu'il ne s'était rien passé, avec personne. Elle avait l'air tellement sincère mais Tom ne parvenait pas à la croire.

Et puis, le jour de l'accouchement, quand il avait vu le visage de Lou pour la première fois, le doute n'avait plus été permis. Ce joli bébé aux yeux clos et aux poings serrés était ce qu'on appelait son « *portrait craché* ». Elle lui ressemblait tellement que la médecin Ayako Yamada avait souri en s'exclamant : « C'est tout son papa ! »

Mais c'était impossible.

Totalement impossible.

C'était de la folie.

2.

Chaque fois c'était la même chose : en sortant de chez le psychologue, les souvenirs de sa vie lui revenaient, en ordre dispersé, pareils à une volée de chauves-souris dérangées par un coup de feu tiré dans leur caverne. À ce moment, Tom était tout entier envahi par une tristesse lente et molle qui le remplissait de la tête aux pieds. Il n'aimait pas fouiller dans ses émotions, il n'aimait pas fouiller dans ses souvenirs, il n'aimait pas qu'on le force à regarder le passé, il n'aimait pas le passé.

Mais il était soulagé que le rendez-vous soit terminé. Il prit une profonde inspiration, espérant faire retomber sa tension nerveuse. L'air conditionné était frais, avec comme toujours la discrète odeur de solvant consécutive à la manière dont l'oxygène était produit. Joon lui avait expliqué le procédé, ça s'appelait le « cracking des hydrocarbures ». Il fallait capter les gaz présents dans l'atmosphère extérieure, du méthane surtout mais aussi de l'acétylène et du propane. Ces gaz étaient absorbés par des zéolithes avant d'être dissociés et recombinaés en oxygène. Le processus était ingénieux, peu gourmand en énergie mais s'obstinait

à laisser un parfum de produit de nettoyage. Même si certaines personnes se plaignaient parfois de maux de tête, c'était (paraît-il) sans danger.

Il fallait une dizaine de minutes de marche pour parcourir la distance séparant le bureau de M. Martinez, qui se trouvait au -2, de son appartement qui était situé dans la zone résidentielle du 0. C'était la fin de la matinée, les couloirs étaient presque vides, tout le monde était au travail. L'éclairage des dalles LED fournissait une lumière parfaitement uniforme, blanche et neutre. Elle était programmée pour simuler un cycle jour-nuit, passant de quatre mille kelvins le jour à trois mille kelvins la nuit, délivrant alors une lumière plus chaude et plus douce, supposément propice à la détente.

Tom passa devant les bureaux des quatre autres psychologues, devant l'entrée de la clinique et celle de la salle de sport. Il ne prit pas l'ascenseur, « *je vais marcher, ça va me faire du bien* », avait-il pensé.

Les concepteurs de l'endroit avaient bien fait leur travail, ils s'étaient inspirés des plans réalisés au moment où l'Agence spatiale européenne et la Nasa élaboraient encore le projet de colonie humaine sur Mars. Ils n'imaginaient pas que l'endroit où s'établirait une telle colonie ne serait ni Mars, ni aucune planète du système solaire, que ce ne serait même pas une planète. Que le lieu où s'établirait cette colonie serait d'une nature si étrange qu'elle était impossible à concevoir avant que l'on ait maîtrisé la technique de la Bascule et que Marek Bose et Anika Sirowski soient parvenus à démontrer mathématiquement de quoi il s'agissait.

De forme circulaire, d'un diamètre de cinq cents mètres et d'une hauteur de cent mètres divisés en quatre niveaux, la surface totale de l'endroit était de deux cent mille mètres carrés, soit la taille d'une petite ville. À cela, il fallait ajouter les différents entrepôts dans lesquels était stocké le carbotitanium extrait des profondeurs du sous-sol depuis plus de six

ans, mais ces entrepôts n'étaient ni chauffés, ni pressurisés, il s'agissait de simples silos faits d'acier et de béton.

Tom, comme tous les employés, avait découvert les informations relatives à l'organisation du lieu sur un document accompagnant son contrat d'emploi. Un simple PDF aux couleurs bleu et doré de ZenithDynamics sur lequel se trouvaient quelques schémas et le texte suivant :

La station d'extraction « RockSolid1 » abritera 2500 employés pour une durée de 7 ans :

Logements

– 2500 logements individuels de 25 m² chacun.

Espaces communs

– salles à manger, salles de loisirs, gymnases, etc.

Espaces techniques et de production

– Espaces dédiés à la production alimentaire (bioréacteur / culture hydroponique)

– Espaces techniques dédiés à la production d'air, au recyclage de l'eau, à la gestion des déchets.

Infrastructure de soutien

– Stockage de nourriture, eau, pièces de rechange, etc.

Espaces de travail

– Laboratoires, ateliers, bureaux.

Circulation et sécurité

– Couloirs, ascenseurs, escaliers.

Tout en marchant, le regard de Tom se posait sur les fenêtres ménagées dans les murs à intervalles réguliers.

Évidemment, ce n'étaient pas de vraies fenêtres, c'étaient de simples écrans simulant l'existence d'un monde extérieur familier et rassurant. Le choix de la vue avait dû être discuté par des spécialistes en psychologie organisationnelle voulant produire un effet à la fois apaisant et encourageant pour tous les employés. La vue des fausses fenêtres donnait l'impression que l'on se trouvait au milieu d'un campus universitaire. Ça aurait pu être Harvard, Stanford, Yale ou le MIT. Au milieu d'espaces verts bien entretenus, s'élevaient des constructions en verre et en acier, tantôt contemporaines, tantôt classiques. Il y avait quelques parkings où des voitures électriques autonomes venaient se plugger à des bornes de recharge. Au milieu des allées, des étudiants croisaient des professeurs et des chercheurs. Le cycle jour/nuit était respecté, de même que celui des saisons. Aujourd'hui, alors que Tom rentrait chez lui, c'était une matinée d'automne. Il avait plu (il restait des pseudo-gouttes d'eau sur les fenêtres) mais le soleil perçait à présent entre les nuages. Il avait beau savoir que cette image n'existait pas, qu'elle ne reproduisait aucune réalité, qu'elle n'était qu'un simple simulacre généré par NORA, quelque chose en lui se dit : *« une belle journée qui commence. »*

NORA, l'IA multimodale, était ici le cœur palpitant de toutes les choses, par le miracle de ses processeurs, elle transformait ce gigantesque espace clos en un endroit vivable pour les êtres humains. C'était l'outil indispensable à la vie en autarcie des deux mille cinq cents personnes qui étaient là depuis six ans et demi. NORA s'occupait de la production d'oxygène, de la gestion des bioréacteurs dans lesquels étaient cultivées les microalgues et les bactéries dont on tirait, après fermentation et/ou séchage, du faux pain, de la fausse viande, de faux fruits, sirops, miels, etc. (certains légumes véritables étaient aussi cultivés par aéroponie dans des serres pressurisées mais il était impossible de nourrir tout le personnel de cette manière). C'était NORA qui s'occupait de relever les

données biométriques des employés, qui réglait les agendas, les jours de repos, qui gérait la bibliothèque de films, de musique et de jeux vidéo à laquelle on pouvait avoir accès et c'était aussi NORA qui proposait les menus du restaurant et qui gérait les stocks des aliments disponibles dans les rayons du magasin. Bien entendu, il y avait toujours des humains qui travaillaient avec NORA. Des gens pour la contrôler, pour la superviser. Mais dans le fond, tout le monde savait que la « couche humaine » placée au-dessus de la « couche numérique » n'était pas vraiment nécessaire, elle n'était là que pour ménager l'amour-propre de ceux qui dépendaient de la machine, elle n'était là que pour donner l'illusion de garder le contrôle.

Tom arriva au niveau 0. Il s'agissait d'une des deux zones résidentielles de l'endroit. Les psychologues organisationnels avaient jugé bon de bien marquer la différence entre les zones résidentielles et les autres endroits, le revêtement de plastique qui était l'ordinaire partout ailleurs, dans les espaces de travail ou dans les communs, avait été ici recouvert d'une moquette en nylon beige avec des motifs abstraits et géométriques. Cela donnait l'impression d'être dans le couloir d'un hôtel de bonne catégorie. Même si en six ans étaient apparus quelques signes d'usure, comme des taches ou des décollements, c'était un revêtement robuste et facile d'entretien. Les petits drones dont Tom avait la charge en savaient quelque chose. Il en croisa un, disque bleu affairé à aspirer la poussière, glissant sans bruit au ras du sol comme une pierre de curling.

À gauche comme à droite, se trouvaient les portes donnant sur les appartements privés des employés. Elles étaient numérotées mais la plupart des gens avaient collé une étiquette avec leur nom, certains avaient même mis un petit élément personnel : le logo d'une équipe de foot, l'image d'un superhéros, l'affiche d'une comédie romantique.

Tom s'arrêta devant l'appartement 1 244. C'était chez lui.

Un morceau de papier découpé en cœur était collé sur la porte. D'une écriture enfantine, il était écrit : « Lou et Tom Altman ».

La microscopique lentille fixée dans la porte reconnut son visage et actionna le mécanisme de déverrouillage.

Il entra.